

ou les bateaux. L'établissement d'un pont de campagne ne peut être effectué partout et exige un certain temps qui, sur les grands fleuves, pour les préparatifs seulement, se chiffre par des heures. Dans ce cas, le feu d'un simple détachement ennemi posté sur l'autre rive empêche le travail.

« Avec des bateaux, même dans des conditions favorables, on ne peut en quelques heures faire passer que de faibles forces.

« Les ponts forment des défilés, qui prennent à une armée plusieurs jours pour leur passage. Pendant ce temps, elle est exposée à une attaque et reste dans une situation critique.

« Si une armée cherche à passer un cours d'eau sur plusieurs points, elle est forcée de diviser ses forces, et pendant le passage, chaque colonne offre à un ennemi vigilant une occasion favorable de la battre avant sa jonction avec les autres.

« Même quand une armée a réussi à franchir un cours d'eau, elle se trouve sur l'autre rive dans une situation plus défavorable que son adversaire, car elle a alors des défilés sur sa ligne de retraite et court dans les combats plus de mauvaises chances que lui.

« Les fleuves offrent donc de grands avantages comme lignes de défense.

« Aussi le passage d'une rivière dans le rayon d'action d'une armée ennemie et l'occupation de la rive opposée échoueront toutes les fois que le défenseur parviendra à détruire les premiers détachements avant l'arrivée de nouveaux renforts.

« Malgré cela, en réalité, il n'est jamais arrivé à un défenseur d'empêcher un ennemi supérieur en nombre de franchir un cours d'eau..... Aussi la défensive derrière des fleuves qui coupent la ligne d'opérations de l'adversaire ne doit guère chercher qu'une occasion de gagner du temps.....

« Elle ne doit donc montrer que le nombre de troupes nécessaires pour observer et arrêter l'ennemi.

« A cet effet, le défenseur doit établir le gros de ses forces à une distance du cours d'eau telle qu'il puisse les faire agir toutes avec ensemble, si l'ennemi tente le passage. Sur le cours d'eau même, le défenseur ne doit placer que des troupes d'observation, qui serviront en même temps à empêcher l'ennemi de voir ce qui se passe dans les rangs de la défense et à augmenter le sentiment du danger que lui inspire le passage du cours d'eau.

« Pour tenter le passage d'un cours d'eau en présence de l'ennemi, il faut être certain d'avoir sur lui une supériorité incontestable.

« Les cours d'eau qui traversent le théâtre de la guerre dans le sens de sa longueur rendent difficile la réunion des forces opérant sur les deux rives. Celui qui, pour échapper au danger qui en résulte, se tient sur une seule rive est obligé, dans certains cas, de concentrer toutes ses forces contrairement à ses idées et d'abandonner l'autre à son adversaire.

« En général, la possibilité de passer d'une rive sur l'autre, sans que cependant la direction de la ligne d'opérations éprouve des modifications sérieuses, augmente le nombre des combinaisons stratégiques possibles, au détriment de celui des deux adversaires qui est forcé de régler sa conduite sur celle de l'autre (1). »

L'opinion de Napoléon sur l'importance des cours d'eau au point de vue des opérations est surtout utile à connaître :

« Une rivière, écrivait-il en 1808, fût-elle aussi large que la Vistule, aussi rapide que le Danube à son embouchure, n'est rien si on a des débouchés sur

(1) Colonel Blume, *Stratégie*.

« l'autre rive et une tête prompte à prendre l'offensive (1).

« Une ligne comme le Rhin ou la Vistule même ne peut se soutenir qu'en occupant des ponts qui permettent de reprendre l'offensive (2).

« Jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle qui retardât de plus de quelques jours, et le passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des troupes en force dans des têtes de pont sur l'autre rive, prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi commencerait son passage (3). »

2° Chaines de montagnes.

Les chaînes de montagnes ont toujours l'inconvénient de couper les théâtres d'opérations. Pour être libre de passer d'un versant à l'autre, une armée est forcée de posséder les points culminants, d'où l'on commande les têtes de vallée et les cols d'où partent les cours d'eau et les routes.

Comme les cours d'eau, les montagnes ont pour la stratégie deux directions principales.

Perpendiculaires aux lignes d'invasion, elles favorisent la défensive; si les passages sont rares et énergiquement défendus, celle-ci est sûre de faire perdre à l'offensive un temps considérable. Maîtresse des défilés, elle peut menacer les communications de l'assaillant et, par une lutte opiniâtre, compromettre quelquefois sa position.

Ces avantages passent à l'offensive quand celle-ci est à son tour devenue maîtresse de la chaîne et de ses passages; mais en se portant au delà, elle a l'inconvénient d'avoir des défilés sur sa ligne de retraite.

(1) Note sur la situation en Espagne, 20 août 1808.

(2) Note sur les affaires d'Espagne, 30 septembre 1808.

(3) Lettre au prince Eugène, 15 mars 1813.

Parallèles aux lignes d'invasion, les montagnes ne permettent plus à la défensive que de déboucher sur les derrières de l'ennemi par les cols qu'elle possède. Il en résulte qu'une armée assaillante ne peut utiliser une chaîne parallèle à sa marche, qu'à la condition d'être maîtresse des deux versants. De toutes façons, par conséquent, une chaîne est un obstacle pour l'offensive en stratégie comme en tactique et un avantage pour la défensive.

Ce fait ressortira nettement des considérations qui seront développées plus loin.

En principe (d'après Blume), « les montagnes diminuent les facilités de circulation. Par suite, elles sont faiblement habitées et offrent peu de ressources pour l'entretien des armées. Dans les régions élevées, elles ne sont même praticables que pendant quelques mois.

« Dans les contrées montagneuses, les communications sont rares et peu commodes. Par suite les mouvements de troupes y sont plus fatigants, plus lents et moins réguliers que dans les plaines. La longueur des colonnes et la durée des marches y est toujours augmentée; celles-ci sont en conséquence plus difficiles à calculer.

« En dehors des chemins fréquentés, on ne peut faire passer que de faibles détachements de troupes. Aussi la jonction des colonnes qui opèrent sur les deux versants d'une chaîne est-elle faiblement assurée.

« Dans les montagnes, la sphère d'exploration est limitée; on ne peut employer que peu ou point de cavalerie et, par suite, il est difficile de surveiller l'ennemi.

« Les montagnes offrent, en général, à de faibles détachements l'avantage de fortes positions défensives, qui ne peuvent souvent être attaquées sur les flancs ou tournées sans de grandes pertes de temps.

« Enfin, les belligérants ne peuvent mettre en action dans une contrée montagneuse que des effectifs restreints.

Elle n'offre donc pas, pour des opérations décisives, un terrain favorable à la grande guerre (1). »

Régions montueuses. — Il n'en est pas tout à fait ainsi pour les régions simplement montueuses. Il y a même lieu de faire observer que les difficultés qu'elles présentaient autrefois au mouvement des armées ont, à notre époque, beaucoup diminué. Les voies de communication s'y sont multipliées ; les cultures ont été développées et les forêts éclaircies ou abattues. Il en résulte que ces régions sont devenues plus praticables et leurs défilés moins favorables à la défensive.

Ces faits sont faciles à constater en France, dans les régions des Ardennes et de l'Argonne.

Les principaux obstacles naturels que présentent encore les terrains d'opérations sont les bois, les forêts, les lacs, les étangs, les déserts, les côtes maritimes. Il serait trop long de faire valoir l'importance de chacun d'eux au point de vue des opérations. Du reste, suivant le but que se propose un général en chef, il sera toujours facile, dans une reconnaissance, de discerner les particularités naturelles d'un théâtre de guerre et de saisir les avantages ou les inconvénients qu'elles offrent pour la conduite des armées.

Régions boisées. — Toutefois, il peut être utile d'appeler l'attention sur le rôle des régions boisées à la guerre. En général, elles servent à améliorer les lignes de défense ou à couvrir des concentrations de troupes.

C'est ainsi qu'en 1792, la forêt de l'Argonne augmenta la valeur de la ligne de défense de Dumouriez. Elle s'étendait parallèlement à la Meuse, de Sedan à Passavant, et coupait par conséquent la ligne d'opérations de l'ennemi.

(1) Blume, *Stratégie*.

Une armée ne pouvait alors la traverser que par cinq passages, qui étaient tous les cinq des défilés dangereux : Le Chêne-Populeux, la Croix-au-Bois, Grand-Pré, la Chalade et les Islettes.

Il en était de même en 1870 et ces défilés avaient sans nul doute encore une certaine force défensive pour des troupes vigoureusement commandées. Mais à cette époque, la masse des armées ennemies débordait déjà la forêt de l'Argonne par le sud, quand l'armée de Châlons y arriva en marchant vers le nord-est. Celle-ci était en partie désorganisée et, au lieu d'avoir reçu l'ordre d'interdire ces passages aux Allemands, elle n'avait d'autres instructions que de gagner au plus tôt la Meuse, puis la Moselle et enfin Metz.

En 1870, les forêts qui couvraient la rive droite de la Sarre favorisèrent la concentration des I^{re} et II^e armées allemandes. Les reconnaissances de notre cavalerie étaient alors très limitées et manquaient du caractère de hardiesse qui est le propre de cette arme. En sorte que les bois purent être utilisés par l'ennemi comme rideau et lui permirent de s'avancer à notre insu jusqu'aux portes de notre territoire.

De même au mois de novembre, la forêt de Marchenoir servit de rideau à la 1^{re} armée de la Loire pour couvrir sa concentration. Il n'est donc pas douteux que la stratégie ne doive parfois tenir compte des forêts dans ses combinaisons.

Au point de vue tactique, les bois ont l'avantage de protéger efficacement les troupes d'infanterie contre les projectiles ennemis. Aussi, à une époque où plus que jamais les combattants ont intérêt à se couvrir et à se dissimuler, les bois seront sans doute utilisés par les armées plus fréquemment qu'autrefois. Ce fait a déjà été constaté en 1866 et en 1870. Néanmoins les bois sont un obstacle à l'emploi efficace de l'artillerie et de la cavalerie. Pour l'infanterie, ils sont des abris favorables à la résistance et

avantageux, soit pour une position d'attente, soit pour marquer un premier progrès et en préparer un second. Mais ils ont le défaut de nuire à l'unité d'action et de ne pas permettre aisément des efforts décisifs.

Il n'en est pas moins vrai que, solidement occupés, ils offrent souvent aux armées des points d'appui difficiles à enlever. De toutes façons, par conséquent, dans les reconnaissances préalables des théâtres de guerre, les qualités offensives et défensives des bois ne doivent, en aucun cas, être négligées.

Parmi les accidents naturels que présentent les terrains d'opérations, les positions militaires méritent une attention spéciale.

Positions militaires. — Tous les terrains d'opérations offrent des positions militaires plus ou moins avantageuses. L'offensive n'a guère à s'en préoccuper que dans le cas où elle prévoit une bataille dans une région déterminée. Alors il lui faut connaître les moyens de l'aborder et de s'en emparer. Mais, en général, ce sera dans la défensive que cette étude préalable sera indispensable. Dans ce cas, il sera essentiel d'évaluer exactement les forces nécessaires à une défense énergique ; et, si leur effectif ne peut être proportionné à l'étendue de la position, il faudra souvent renoncer à s'en servir.

En 1870, la position de Frœschwiller, quoique reconnue à l'avance, fut utilisée par les troupes du maréchal de Mac-Mahon dans des conditions désavantageuses. Sa défense exigeait, contre une armée supérieure, un effectif plus élevé. Il en résulta que sur la droite, à *Morsbronn*, on ne put placer que deux compagnies d'infanterie, et que, dès son arrivée, le XI^e corps prussien réussit à la déborder.

Dans l'étude d'un théâtre d'opérations, on sera désormais conduit, plus encore que par le passé, à choisir et à reconnaître des positions défensives. Ces études ont sur-

tout une importance de premier ordre pour les armées qui n'espèrent pas pouvoir prendre au début l'initiative des mouvements.

En 1868, ce fut cette pensée qui conduisit le général Frossard à choisir, en Alsace et en Lorraine, les deux positions de Frœschwiller et de Cadenbronn.

C'est dans le même ordre d'idées, qu'avant la guerre de 1870, le commandant en chef du 3^e corps d'armée, à Nancy, s'était préoccupé du choix d'une position militaire sur la rive gauche de la Moselle. La forêt de Haye, à l'ouest de cette ville, couverte au nord, à l'est, à l'ouest et au sud par la Meurthe et la Moselle, placée sur un plateau qui commande ces vallées et leurs abords, lui avait paru réunir toutes les conditions désirables pour y soutenir une lutte opiniâtre contre des forces supérieures. Mais les événements ne permirent pas d'y rassembler nos troupes.

Dans une nouvelle guerre contre l'Allemagne, un bon choix de positions défensives pourrait avoir pour l'armée française une importance décisive, si sa concentration n'était pas aussi prompte que celle de l'adversaire. Mais, dans le cas contraire, il n'est pas douteux qu'il doit rester sans utilité, car alors l'offensive seule conviendrait à la situation.

Dans ces derniers temps, on a vu sur le théâtre d'opérations des armées turque et russe la position de Plewna acquérir, par l'opiniâtreté avec laquelle elle fut défendue, une grande célébrité. Elle n'avait cependant pas été reconnue d'avance et ne possédait pas, comme force de résistance, des propriétés particulières. Aussi les combats dont elle fut le théâtre montrèrent surtout le parti qu'une troupe énergique peut tirer du terrain quand elle est bien commandée. Or, s'il est possible, avec les armes modernes, de donner à quelques mouvements du sol pris au hasard une valeur défensive assez grande pour arrêter une armée victorieuse, que sera-ce lorsqu'une position

aura pu être reconnue pendant la paix et organisée défensivement ?

Cette question offre donc ample matière à des études de tactique générale. Il y aura lieu d'y revenir quand le développement naturel du sujet nous y ramènera.

Quels que soient les obstacles qu'on rencontre sur un théâtre de guerre, il importe de se bien pénétrer de cette vérité : qu'ils intéressent plus spécialement la tactique et ne peuvent presque jamais influencer sur les combinaisons stratégiques d'un général en chef.

En 1805, 1806, 1809, comme dans toutes ses campagnes, Napoléon, en préparant ses marches, n'avait en vue que la principale masse ennemie, le point d'attaque et les moyens d'obtenir des résultats décisifs. Quand il en venait à l'exécution de ses projets, il se préoccupait des facilités ou des obstacles que le terrain pouvait lui offrir ; il en tenait compte dans ses concentrations, dans les directions données à ses colonnes, dans le choix du champ de bataille, dans l'heure même de la rencontre, mais c'était tout. Le but à atteindre, la destruction de l'ennemi, n'en restait pas moins sa pensée dominante.

L'étude d'un théâtre d'opérations doit donc être faite surtout au point de vue tactique.

La stratégie reste indépendante des formes du terrain et celles-ci n'ont pour elle qu'une importance relative. Cette appréciation est aussi celle des états-majors allemands (1).

III. — Obstacles artificiels.

Les principaux obstacles créés par la main de l'homme sur les théâtres de guerre sont les localités et les ouvrages fortifiés. Leur influence sur les opérations n'a pas besoin d'être démontrée.

(1) Blume, *Stratégie*.

Localités. — Les villes populeuses et industrielles sont toujours, pour l'entretien des grandes armées, des centres de ressources qu'il faut posséder pour en faire des places d'approvisionnements et de dépôt, ou bien encore des nœuds de communication qui assurent la liberté des transports.

Elles donnent au belligérant qui en est le maître des avantages évidents et certains. A ces divers points de vue, les grandes cités sont des points stratégiques qu'il est indispensable de reconnaître à l'avance. Dans une guerre, il est rare qu'elles ne soient pas des objectifs obligés : il faut donc s'en préoccuper avant l'ouverture des hostilités.

Dans un conflit entre l'Allemagne et la France, Nancy, Reims, Paris, Orléans, constituent pour nos adversaires des points d'une importance extrême qu'il est utile, pour eux, d'avoir fait parcourir, visiter, étudier avec le plus grand soin pendant la paix.

Les grandes villes du Rhin, les nœuds des grandes voies ferrées allemandes conduisant du Rhin vers l'Elbe, auraient pour nous un intérêt analogue.

Places fortes. — Ces considérations s'appliquent avec bien plus de force aux places de guerre et aux ouvrages fortifiés.

Depuis quelques années, le système défensif des États s'est transformé par suite des progrès de l'artillerie. Les camps retranchés ont remplacé les anciennes places aux enceintes bastionnées, protégées par quelques lunettes ou par des citadelles. Sur les lignes d'invasion présumées, les forts d'arrêt ont remplacé les batteries et les fortins.

En particulier, les pays comme la France, qui sont exposés à des agressions subites ou menacés par des initiatives éternelles, ont dû se couvrir d'ouvrages fortifiés et de camps retranchés.

Les armées ne peuvent plus envahir une contrée sans tenir compte de ces puissants obstacles qui commandent